

L'institution éducative spécialisée

« L'éducation spécialisée au quotidien »

collection fondée par Joseph Rouzel

et dirigée par Daniel Terral

La profession d'éducateur reste mal connue. Elle est bien souvent confondue avec les professions de l'enseignement. Ou bien, on la restreint à un type de population : les éducateurs s'occupent des enfants. Mais que sont les éducateurs ? Que font les éducateurs ? C'est devant ce genre de questions que surgit une difficulté : ceux qui y répondent ne sont pas ceux qui exercent le métier. Passé le temps des pionniers, comme Joubrel, Deligny, la profession est devenue presque muette. Les éducateurs n'interviennent pas dans les colloques où l'on évoque les questions cruciales du social et de l'éducation spécialisée. Ils n'écrivent pas, dit-on.

Et pourtant les éducateurs travaillent, auprès de handicapés, malades mentaux, délinquants, asociaux, toxicomanes, dans des foyers, des institutions, des quartiers, des lieux d'accueil, en milieu ouvert ou en internat... L'éducation spéciale, ce sont des dizaines de milliers de professionnels en France prenant en charge des personnes de tous âges : enfants, adolescents, adultes, vieillards, en grande souffrance, avec pour but commun de les accompagner, les aider, les soutenir dans l'appropriation de leur espace physique, psychique et social. Et ils écrivent.

En donnant la parole aux acteurs de terrain, cette collection propose aux éducateurs, ces bricoleurs du quotidien et autres braconniers de l'insolite, de prendre la parole, de dire et d'écrire par eux-mêmes ce qui constitue l'essence de leur travail, et d'abord leur clinique. Avec pour visée, dans l'élaboration que met en branle l'écriture, de participer à la production de connaissances propres, et ainsi à la constitution d'un savoir disciplinaire dont l'actuel défaut a pour premier effet de les priver gravement d'une pleine participation au champ des sciences de l'Homme.

Retrouvez tous les titres parus sur

www.editions-eres.com

Philippe Bouchez

L'institution éducative spécialisée

Entre mise en scène et mise en sens

L'ÉDUCATION SPÉCIALISÉE AU QUOTIDIEN

 érès

REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement mes amis Valéry Ronger, éducatrice spécialisée, Marc Michel, professeur à la faculté de Provence, et ma femme pour leurs précieux conseils d'écriture.

Merci aussi à M^{me} de Magnée, psychanalyste, dont la vive présence m'a accompagné et qui a éclairé mon cheminement vers ce métier passionnant mais difficile, il y a maintenant plus de vingt ans. J'espère à mon tour être à la hauteur de cet acte de transmission dont je lui suis grandement reconnaissant.

Merci à Éric Legros, directeur du foyer des enfants La Marine, psychanalyste, qui a toujours marqué son intérêt pour les lettres et a su leur donner une place au sein de l'institution en permettant l'existence d'une réunion supplémentaire où celles-ci sont commentées, questionnées par toute l'équipe.

Merci enfin à cette équipe qui a su me faire confiance et qui a accepté de lire ces textes critiques détaillant sa pratique, sans pour autant se sentir menacée ; avec elle j'apprends beaucoup.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érèsz 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2100-7
Première édition © Éditions érès 2007
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Avant-propos	9
1. La haine du père	13
2. De la haine des limites aux limites pour la haine	27
3. Le père phore	47
4. Le saut du lion	67
5. Le métier à tisser	77
6. Transferts d'amour	85
7. Des connexions	99
8. Les intouchables	129
9. Le double trouble	141
10. Soudain l'incendie	157
11. Usine, libido et broderies	173
12. Le cheval de Troie	199
Conclusion	223
Bibliographie	235

*À ma femme, Claude,
et nos enfants, Florent, Muriel, Elsa*

Avant-propos

J'ai essayé, dans ce livre, de penser le travail de l'éducation spécialisée comme tentative d'instituer des relations pacifiées à l'autre pour ceux dont la liberté d'être pensant a été précocement entravée dès les premiers liens.

J'exerce depuis vingt-cinq ans le métier de psychologue-psychanalyste dans différentes institutions de soins, de la petite enfance (CMP, psychiatrie infantile, IME) jusqu'à l'adolescence et la jeune majorité, dans des services éducatifs dépendant de la justice pour enfants (AEMO ou MECS), et l'âge adulte, dans des foyers pour handicapés mentaux.

Dans ces institutions, je passe une part de mon temps en réunions cliniques avec éducateurs, infirmiers, assistantes sociales, psychomotriciens, orthophonistes, psychologues, réunions où nous essayons ensemble de comprendre ce qui, sur la scène quotidienne de l'institution, avec les nombreux acteurs qui y sont engagés, se rejoue des traumatismes passés. Il s'agit alors de décrypter les différentes pensées, sensations, sentiments, observations des membres de l'équipe, d'essayer diverses lectures du quotidien pour tenter d'inventer une autre réponse que celle qui fut traumatisante, et ouvrir ainsi d'autres possibilités.

La réunion est dite clinique parce qu'on y travaille ce qui se cristallise, ce qui fait symptôme, se répète et donc pose question dans la relation d'un résident avec ce qui l'entoure, avec son environnement, pour reprendre un terme de Winnicott. Pour ce travail, la présence d'un autre, psychanalyste, est nécessaire : il est supposé garantir la possibilité de la parole dans la recherche du sens, quels que soient les passions, les enjeux, les affects mobilisés ; il représente le transfert possible à la parole, dans le groupe ; il permet de faire converger ou diverger les représentations de chacun, aiguisant la soif de connaître, de partager, de rendre compte ; il permet l'élaboration d'un savoir clinique, à partir de l'outil de connaissance qu'est la présence en chair en os et en histoires de chaque éducateur. C'est le rôle qui m'est imparti.

La réunion est le lieu de traitement des affects et des passions, un lieu de transformation par la parole. C'est donc un lieu de dialyse où les affects, après s'être relancés ou réveillés sur la scène de l'institution, changent de scène en passant par la représentation en mots des éducateurs qui en ont été les témoins ou les supports. Nous savons que, dans

ces mises en scène visibles dans la relation que tissent les résidents avec leurs éducateurs, vont se recréer les liens fixés et traumatiques du passé, et la jouissance qui en est le produit. Dans ces mises en scène, les éducateurs sont les écrans de projection des affects des résidents.

Le premier travail, c'est la transformation que font les éducateurs entre eux, transformation en mots partagés avec le tiers que représente le groupe pour chercher d'autres réponses. L'outil d'observation de ce lien fixé au passé, c'est l'élaboration par les mots de l'éducateur sur ce qu'il a perçu au moyen de tous ses sens, le corps étant fortement impliqué. Là où l'éducateur est touché, concerné. Pour rendre possible ce travail, il est nécessaire que l'éducateur soit en transfert avec la réunion comme lieu de paroles avec l'Autre. L'Autre avec un grand A, pour souligner la dimension du tiers, et non pas l'autre en tant qu'il est le même que soi, l'alter ego.

Mais aussi, il faut que l'éducateur puisse partager en mots, avec ses pairs, toute relation avec les résidents. Il n'y a pas d'intimité de la relation qui ne puisse être partagée en mots. C'est très important : une façon de dire la limite implicitement posée à l'intimité. Par conséquent, pour l'éducateur, il ne devrait jamais y avoir de moment où le tiers est exclu, même quand il est seul avec l'enfant.

Ce qui ne veut pas dire que pour l'enfant il en est de même. Au contraire, le tiers est souvent exclu dans la psyché des enfants ou des personnes handicapées qui nous sont confiés. Mais l'intérêt est d'ouvrir cet espace tiers au cœur de la relation. J'espère avoir montré dans les pages qui suivent ce qu'est cette ouverture au tiers.

La réunion est une façon de faire entendre qu'il y a un lieu de réception, de triage, une autre temporalité qu'immédiate, un lieu d'élaboration pour les messages chaotiques envoyés. C'est une façon de faire vivre l'idée qu'une parole peut être adressée à l'Autre. Ce qui nécessite le temps important du retour, de la réponse, pour indiquer que le message est reçu, qu'en dehors du symptôme et du fantasme il y a un autre qui n'entend ni être sourd ni être manipulé, et qui projette un autre désir, un désir de découvrir, avec le résident, d'autres cheminements que les jouissances en impasse. Cette réponse est éducative, à trouver dans l'acte éducatif ; cette recherche d'une ouverture dans des réponses concrètes s'élabore pendant la réunion.

L'acte éducatif doit tenter de transmettre la fonction symbolique là où elle a été inerte ; il le peut s'il comporte une coupure qui, dans un même moment, amène à renoncer et fait ouverture, qui dit « non » pour rendre le « oui » possible. C'est l'interdit de mordre qui donne la possibilité du baiser, l'interdit de déchirer la peau de l'autre, d'avoir sa peau, qui donne la caresse. De même, tous les actes éducatifs structurants sont portés par les interdits fondamentaux.

De certaines de ces réunions, je sortais insatisfait et désirant construire autrement nos analyses et nos perspectives. Je les poursuivis alors en écrivant aux éducateurs, installant ainsi un effet dynamisant : de la parole à l'écrit et de l'écrit à la parole, tissant un espace de pensée plus complexe pour les institutions concernées, ce qui est absolument nécessaire quand on reçoit des personnes dont l'activité de penser a été gravement invalidée, meurtrie dès l'enfance. Pourquoi produire, travailler, chercher cette possibilité de la pensée sont-ils essentiels dans notre travail d'éducation institutionnelle ? Parce que, parmi les carences vécues par les enfants placés et les adultes handicapés mentaux, il y a l'absence du plaisir de penser et d'exprimer cette pensée avec des mots ; or, la pensée, les mots et le plaisir de la rencontre des mots et du corps, du mot et de l'événement, du mot et de l'émotion, constituent la possibilité de l'existence libre du Je et du Je du désir.

Les enfants, les adultes handicapés que nous accueillons sont en panne de désir, en panne de projets portés par le désir, en panne de curiosité envers l'autre inconnu, en repli sur eux, et ils cherchent, maigre consolation, à retrouver l'objet perdu, parce qu'on ne leur a pas donné de quoi accepter sa perte, c'est-à-dire de quoi transformer cette perte en manque qui suscite le désir.

J'ai commencé par écrire aux éducateurs du foyer « La Marine » au Portel, près de Boulogne-sur-Mer, un ancien orphelinat maritime transformé en foyer pour enfants placés sous la loi de protection de l'enfance ; j'ai écrit sur la loi symbolique et sur une de ses représentations inscrite dans la fonction paternelle (fonction souvent inerte dans les familles des enfants placés par le juge, et totalement absente dans l'histoire des handicapés mentaux des foyers). J'y ai été amené par l'inquiétude que j'éprouvais devant l'absence de repères des éducateurs quant à ce que pouvait être une transmission, leurs réponses finissant dans l'excès, la passion et le miroir ; et devant l'obligation pour les « patients » d'aller loin dans les actes afin de rencontrer ce qu'était la loi symbolique pour les professionnels qui les entouraient. Partout, j'entendais qu'il fallait faire « appel à la loi » comme au bâton du gendarme, ou bien c'était le contraire qui était exprimé : « On n'est pas des flics ! »

Une grande absence de réponses structurantes à la provocation des adolescents, donc à leur question sur ce qu'est la Loi pour les adultes, a demandé à un moment de retrouver un minimum d'ordre pour se parler, sortir des crises violentes qui secouaient l'institution. Cette nécessité de structuration m'a encouragé à préciser les enjeux, à en articuler la théorie auprès des éducateurs sous forme de lettres que je leur adressais.

J'ai donc écrit douze lettres, pendant douze mois où se constituaient petit à petit deux axes de travail autour de ces mots : ordre et

paroles, la question de l'inter-dit, de sa représentation dans l'institution et de ce à quoi il ouvre, des liens nouveaux qu'il permet de créer. Pendant cette année, s'est élaboré le « service minimum » en réponse au refus des adolescents de « payer leur dette envers la communauté » quand une de ses règles était transgressée. Ce « service minimum » a cette particularité de tomber de lui-même quand la sanction donnée pour la transgression commise, sanction qui est le moyen offert par la communauté pour réparer le tort qui lui a été fait, n'est pas effectuée à temps. J'expliquerai ensuite en quoi cette particularité a été inventée pour dépassionner la relation entre éducateurs et résidents. Celui qui se met ainsi en porte-à-faux par rapport à cette communauté se trouve alors immédiatement dans le statut de celui qui ne peut que bénéficier d'un minimum de services rendus par cette communauté. Le moyen de sortir de cette position minimum passe par l'acceptation de la sanction exigée. Il retrouve alors la totalité de ses droits et donc des services que rend la communauté.

J'ai théorisé ce « service minimum » sur la base de ce que doit rencontrer l'enfant comme limite pour se construire, pour lui faire ressentir concrètement l'effet de cette limite. Seule une rencontre avec une autorité qui ose déranger et qui tient à cette fondation qu'est une limite pourra transmettre et véhiculer toute la richesse que promet l'existence de la loi symbolique.

Puis, ces lettres adressées d'abord aux éducateurs du foyer La Marine ont tissé petit à petit un pont entre différentes institutions, et surtout des correspondances entre ces maisons d'enfants et les foyers pour handicapés mentaux travaillant en CAT (Centre d'aide par le travail) dans la petite ville de Fruges ; car il m'apparaissait de plus en plus que le même travail pouvait s'y construire et que, surtout, entre cette population des « pré-délinquants », « cas sociaux », « caractériels » et celle des handicapés mentaux, on retrouvait souvent le même type de carences graves mais survenues à des âges différents – les carences les plus précoces entraînant bien sûr les pathologies les plus graves.

Au vu de l'intérêt suscité par ces lettres auprès des éducateurs, l'idée d'en extraire un texte s'est imposée. J'ai transformé ces douze lettres en douze chapitres, espérant qu'ils soient suffisamment de qualité pour éclairer et contribuer à élaborer la question vitale, dans l'éducation, de l'ouverture à l'Autre.

Voici ce texte. Il garde la trace d'une année d'élaboration aussi bien dans l'établissement progressif de ce « service minimum » que dans l'évolution des situations analysées. S'il n'innove ni dans la clinique ni dans la théorie analytiques, il s'en inspire, plutôt porté par le désir d'en articuler les outils conceptuels et concrets à une pratique hors du champ de la psychanalyse...

1. La haine du père

Pour les fils placés en institution : leur faire rencontrer « le père », une fonction qui représente une limite qui tienne et qui tienne aussi par sa force. Faire du père fort une certaine version du père dont le petit garçon a besoin. Toute la question est que cette version jouée, assumée par les éducateurs, ne tombe pas dans la perversion ou la paranoïa. Perversion s'ils en abusent pour soumettre l'autre à leur jouissance ; paranoïa s'ils croient incarner totalement cette figure de père alors qu'il est simplement nécessaire de la représenter un temps, comme l'acteur endosse son rôle, lui prête son corps, est au service du personnage, sans être celui-ci. Paradoxe du père : rendre perceptible la fonction paternelle pour l'enfant et ainsi parfois jouer le père fort, mais sans être dans la posture ni trop remplir de son narcissisme le personnage, ce qui dégraderait la fonction dans le seul but de se donner une image valorisante sur le dos de l'enfant. Exiger du respect, pour respecter celui de qui on l'exige, et non parce qu'on est « mieux que l'autre ». Exiger de soi le respect de l'autre et donc ne pas le laisser à ses injures d'impuissance, de rejet, de haine. Penser que cette haine peut être une étape, qu'il faut la traverser, à la condition qu'on n'y réponde pas n'importe comment.

Difficile travail pour les éducateurs...

D'un côté, jouer le père fort, c'est risquer de répondre à la demande des enfants qui provoquent l'éducateur pour retrouver leur père en lui et fusionner dans une émotion homosexuelle. Ces enfants éprouvent la nostalgie de leur père fort, ou s'ils ne l'ont jamais connu, ils éprouvent alors la nostalgie de son absence à partir de laquelle ils pouvaient fantasmer sa toute-puissance. Répondre à leur demande peut dans ce cas les enfermer dans le fantasme infantile de la toute-puissance de ce dernier ; c'est faire durer un temps qui devrait être révolu. Là réside le danger et c'est cela que ces fils cherchent.

De l'autre, ne pas répondre revient à les abandonner à leur rage impuissante d'être sans limites, donc à leur impuissance.

Il faut donc que ces enfants trouvent quelque chose qui pour la plupart de ceux qui sont placés ne s'est pas produit et que d'autres trouvent quand le père est suffisamment fort. Winnicott parle de la mère suffisamment bonne, c'est-à-dire pas entièrement bonne : juste qu'il y ait assez de bon, un peu plus que de mauvais... Eh bien le père suffisamment fort, c'est celui qui l'est assez pour l'enfant, assez pour ne pas s'écrouler sous ses attaques, dont il peut ne pas s'être rendu compte – car elles sont de l'ordre du fantasme –, suffisamment fort pour supporter d'être haï... pour la faiblesse qu'il dévoile quand il n'est pas identique au fantasme du fils.

« Maman la plus belle du monde » et « papa le plus fort », c'est utile dans la construction narcissique de soi. Et puis on peut obéir sans honte devant le plus fort du monde : accepter d'être limité par un beaucoup plus fort que soi après avoir tenté d'outrepasser ses limites c'est faire preuve d'un certain courage. Alors dès que l'on obtient cette preuve-là, on peut perdre. Il y a eu reconnaissance d'une « valeur ».

C'est tout autre chose si l'ennemi paternel est quantité négligeable : lui obéir devient alors défaite narcissique. Ou à l'inverse, s'il se comporte en chef de horde paranoïaque qui ne voit dans ses rejetons que de futurs mâles prêts à le « zigouiller ¹ », aucune velléité virile ne pourra alors s'exprimer sans être durement châtiée, mutilée, et la posture demandée aux fils sera celle de la soumission. Ces deux pôles extrêmes font le lit de la plupart des perturbations des garçons placés.

Pour l'institution, la question est donc : comment leur faire rencontrer ce qui n'a pas eu lieu, quelque chose qui se joue dans la rencontre avec le père suffisamment fort, sans être le père fort ? Comment donc instituer cette rencontre sans se prendre pour le père fort ? Car se mettre à cette place amène les fils à fusionner dans des retrouvailles fantasmatiques infinies au gré des pulsions chargées et rechargées.

*

Infinies, c'est-à-dire même après la mort du père, au moyen de personnes substitués du père rencontrées dans la vie adulte. Ainsi

1. Il est parfois utile d'expliquer à certains pères, qui ne supportent pas que leur jeune fils de 4 ans les imite, qu'ils le font par admiration, dans l'espoir d'être comme eux. On voit alors la fierté virile du garçon relever la tête (retrouver son narcissisme phallique), alors qu'il la baissait, honteux des reproches adressés par son père...

Jim, qui, du fait de la violence de son père, fut placé enfant en famille d'accueil ² ; puis, « à cause » de sa violence, placé en institution en Belgique, est devenu ce qu'on appelle un handicapé mental, en fait un adulte au moi morcelé, qui parfois réussit à se protéger de la violence interne et externe par un enfermement autistique dans la bulle de la musique.

D'un des foyers pour adultes handicapés de Fruges, où il a atterri, il a commencé à fuguer pour retourner chez son père, qui le fascinait et le terrorisait toujours. Après la mort du père, et des épisodes délirants où il projetait cette figure du père persécuteur sur des éducateurs qu'il hallucinait venant de Belgique (où il disait avoir été battu) pour l'enlever, il s'est réfugié chez un autre handicapé, qui l'a violenté en le menaçant d'un couteau. À chaque fugue, l'institution est allée à sa recherche (il finissait par appeler, perdu) pour le protéger, lui dire l'interdit de la violence, l'appeler à une autre façon de vivre, sans être l'objet du père ni de n'importe quel autre. Ce dernier homme, qui disait l'aimer passionnément, venait de perdre sa femme, d'alcoolisme, et voulait à tout prix qu'il la remplace... ce qui est une interprétation brutale envoyée par la vie : il a été chercher chez lui ce qu'il trouvait chez son père, la violence homosexuelle.

À chaque fugue, il était extrait de ce en quoi il s'enfonçait et à chaque fois il vivait cette extraction comme un bénéfice : retrouver un lieu qui protège, où une autre loi existe. Petit à petit, il s'est mis à investir une autre façon d'être. Il est intéressant de noter la façon dont la réalité risquait de coller aux hallucinations – quand les éducateurs venaient le chercher – et comment l'introduction d'un autre ordre, d'une préoccupation ordinaire, a fait alors événement tiers, c'est-à-dire sortait de la relation duelle persécutrice et venait déjouer le collage au délire. Le fait de venir le chercher pouvait en effet confirmer le délire : il pouvait voir dans les éducateurs ceux de Belgique venus réellement l'enlever pour le battre. Un jour, par hasard, dans la rue, l'éducateur-chef l'aperçoit de sa voiture ; il s'arrête, ne sort pas de sa voiture (surtout ne pas courir après) mais lui dit en ouvrant son carreau : « Montez, je suis mal garé, on va se garer plus loin », et Jim est monté. C'était gagné. Le contact s'était fait en par-

2. On ne dira jamais assez que placer un enfant en famille d'accueil, c'est introduire dans cette famille toute la violence des traumas subis, et que la laisser sans l'aide d'une équipe très présente, aux compétences pys, cela revient à confier une bombe à des non-professionnels sans leur donner aucun moyen de la désamorcer. C'est donner à l'enfant une suite de séparations catastrophiques provoquées à chaque explosion de cette bombe, c'est le certifier dans sa capacité de nuire à l'environnement, d'être donc un nuisible, ce qui fait le lit des violences futures.

lant d'un autre ordre, d'un autre souci, un rappel un peu absurde d'une autre loi ³. Un peu absurde mais efficace par son absurdité même : de quoi dés-identifier Jim à la proie qu'il était pour l'autre, qui ainsi ne le cherche pas. Et puis qu'est-ce qu'il en a à faire que l'autre soit mal garé ? Alors il peut y aller sans danger. Façon de souligner qu'il est toujours important de se demander : « D'où l'autre m'entend-il ? », « À quelle place suis-je pour lui ? ».

*

Nous partons de l'idée qu'il faut, en institution, faire jouer ce qui se trame et se transmet dans cette rencontre entre l'enfant et son père fort, mais en désamorçant le piège qu'elle recèle.

Avant de répondre, il nous faut donc décrire ce qui se joue dans cette rencontre en démontant ce qui se passe quand elle n'a pas lieu.

De quelle rencontre s'agit-il donc ? Celle qui permet l'expression de la haine. Et pourquoi privilégier l'expression de la haine ? Parce que c'est la première réponse de la psyché, la réponse la plus archaïque quand elle rencontre la frustration, ce sur quoi elle ne cesse de buter. Quand le monde dans lequel elle se représente ne lui offre pas la satisfaction qui lui paraît légitime, naît alors le désir de détruire ce monde. Plus la frustration est continue et précoce, plus la fureur est grande et plus le danger de destruction totale est important. Dans la mesure où, aux stades originaires, la psyché est création de la totalité du monde ⁴, elle se trouve *de facto* à l'origine d'un monde fait d'attaques ; elle se vit alors comme créatrice de mauvaises choses (*kaka* en grec) ; il faut donc qu'elle se détruise ou qu'elle détruise le corps s'il n'est que chaos, s'il n'apporte que dysharmonie. C'est l'origine de beaucoup de comportements de mutilation chez les enfants autistes, mais aussi chez certains délinquants – comportements dont ceux-ci se protègent la plupart du temps en les retournant contre l'autre.

3. Ce genre de rappel a sauvé la vie de l'écrivain tchèque Bohumil Hrabal, qui raconte ainsi la présence d'esprit de sa grand-mère : « Je suis un enfant illégitime. Un beau dimanche matin, ma mère a annoncé à ses parents, avec beaucoup de ménagements, qu'elle était enceinte et que son ami ne voulait pas l'épouser. Mon irascible grand-père nous a traînés dans la cour, ma mère et moi, et a crié en morave : "Mets-toi à genoux que je te tue !" Heureusement, ma grand-mère, qui avait le sens de l'à-propos, est sortie à ce moment-là dans la cour et a dit : "Venez manger, la soupe va refroidir." » *À bâtons rompus avec Bohumil Hrabal*, de Christian Salmon, Paris, Critérion, 1991, p. 9.

4. Piera Aulagnier, « Le processus originare et le pictogramme », dans *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 1975. P. Aulagnier y décrit le postulat d'autoengendrement propre au processus primaire.

À un stade plus évolué, au stade primaire où la psyché découvre l'existence de l'autre que soi ⁵, l'Autre est postulé comme engendrant toute chose. Tout ce qui arrive est comme créé par le désir de cet Autre à qui est dorénavant attribuée la toute-puissance originaire dont la psyché a bien dû se rendre compte qu'elle n'en pouvait mais... Et l'attribution de cette toute-puissance à l'Autre garantit la pérennité du fantasme de toute-puissance du désir.

Il y a toujours frustration... Seul compte le rapport à la frustration et ce que, parents, nous en avons transmis par notre façon d'y réagir.

Il y a donc frustration et elle est pensée comme voulue, désirée, imposée par la mère, ce premier Autre... Eh oui, le père n'est pas le seul à provoquer la frustration ; il l'est certes dans le registre de la jouissance qu'il partage avec la mère, d'où l'enfant doit être irrémédiablement exclu pour pouvoir un jour à son tour désirer ; mais avant même que ne se pose cette question, la mère est déjà frustrante. Non pas qu'elle se devrait d'être entièrement au service du bien-être de l'enfant, à charge ensuite au père de faire la loi et de sevrer l'enfant de cette innocence paradisiaque... Non, elle est frustrante et déclenche la haine, le rejet. Elle est responsable de tous les maux... puisqu'elle fait arriver tout ce qui arrive. Ce qui met la psyché à rude épreuve, l'oblige à vouloir détruire ce qui la fait vivre. Cette haine est suicidaire : beaucoup de suicides sont des attaques en soi du corps de la mère, vengeances contre la mère !

Que permet la rencontre avec la figure du père (l'autre de la mère) ? Une mise à distance de la haine de soi et de la haine de la mère, une projection de la haine un peu plus loin, limitant donc (logiquement) les effets de retour, écartant un peu plus les risques suicidaires ⁶. Et comment cela ?

Par ceci : « Si elle me frustre, c'est qu'elle lui obéit, c'est lui qui le veut, pas elle. Pas elle, ma mère, qui sans cela ne m'aurait jamais trahi, moi la plus grande merveille du monde »... Cette pensée peut dégénérer en perversion : en déni du père. Mais elle a son utilité, si elle n'est pas toute la relation que l'enfant vit avec son père et si l'enfant voit que dans le regard de sa mère, il y a du désir pour le père et non de la terreur ou du rejet, ou du mépris. Dès lors, « si c'est lui qui

5. *Id.*, « La représentation phantasmatique du processus primaire : image de chose et image de mot ».

6. *Id.*, p. 176 : « Le désir de mort transformé en désir de meurtre trouve dans le père aussi bien un substitut qu'une réassurance : en effet, le souhait qu'il meure est contrebalancé par l'image d'une force de loin supérieure à celle du souhaitant, supériorité qui justifie, en partie, le vœu à ses propres yeux, et l'assure qu'il a peu de chances de se réaliser. »

est responsable de la frustration, c'est lui que je hais et je peux me laisser aller à la toute-puissance de ma haine : moi et mon objet d'amour ne peuvent en être affectés, ma protection minimum est assurée, ma sécurité, mon intégrité demeurent, mon corps et ma psyché ne sont pas en danger ».

Voilà une des fonctions du père : la possibilité de vivre la blessure narcissique profonde d'être non identique, complètement autre que ce que l'on croyait, d'être totalement décentré de la place unique où l'on croyait être pour l'Autre, place à laquelle on voulait croire à tout prix quitte à rejeter tout indice qui viendrait la mettre en question, quitte à délirer, à ne pas vouloir voir quoi que ce soit de différent. C'est la possibilité de passer l'épreuve de la chute du fantasme à prendre comme la chute du paradis terrestre, comme l'exclusion de ce qui est pensé comme bonheur absolu ; la possibilité de supporter tout le cortège de haine, de culpabilité, de honte que cela entraîne sans la retourner sur soi ou sur le plus proche autre que serait la mère dans le passage à l'acte suicidaire ou meurtrier. Plus clairement : désirer le meurtre du père évite de se tuer à cause de l'incomplétude radicale que nous avons tous à vivre. Ça sert à ça. Avec des conséquences symboliques énormes si le père accepte : la transmission de la mort comme passage symbolique vers autre chose. Pour le moment, restons à cette articulation de la haine que la rencontre avec le père fort permet. L'idée n'est pas de restaurer un Père qui serait menacé et qu'il faudrait soutenir, d'en sacraliser de nouveau l'autorité, d'en faire le fétiche intouchable qu'il pourrait être pour lui-même, mais d'avancer un support qui permette un certain choc d'où chacun des termes pourrait sortir pas indemne, différent, changé par la traversée d'un fantasme.

Encore plus court : la fonction du père permet de ne pas se détruire.

Parce que c'est lui l'empêcheur de jouir de ce qui est dû à Sa Majesté que tout sujet est devant le monde entier.

Parce que c'est lui qui est coupable du crime de lèse-majesté, alors le parricide est légitime car il punit une faute encore plus grave : le régicide (à travers ces fantasmes meurtriers, les figures de majesté vont pouvoir se décoller du sujet).

Enlevez le père, il reste alors un paradis perdu de la faute du sujet, du roi qui n'a pas été à la hauteur de son énorme privilège, qui a tout gâché, ou une reine qui s'est transformée en marâtre, en sorcière. Or il est intenable d'être entièrement responsable de sa propre déchéance ou d'avoir pour origine celle qui veut votre perte.

Paradoxalement, le père qui est souvent « donné » à ces enfants placés est un père « enlevé » un père « retiré », presque sans traces ⁷. Pour des raisons complexes, inscrites dans son histoire, la femme dont l'homme est parti sans aucun signe d'un engagement paternel le choisit souvent pour le faire partir, ou l'amener à l'abandonner, elle, dont le but est de se compléter de l'enfant avec l'espoir de réparer de graves faillites narcissiques... L'enfant est alors totalisé. Il croit être tout et pouvoir tout avoir, jusqu'au moment où, pour conjurer le manque qui ne cesse de menacer, il affole la demande et excède sa mère jusqu'à l'insupportable. Le paradis est transformé en enfer, la reine en sorcière vouée à la haine. Roi déchu de son fait, il frappe avec rage la nourrice sèche, resserrant à nouveau le lien de trop grande proximité corporelle qui les piège tous deux.

*

Mike, à 13 ans, fut ainsi placé pour coups et injures envers sa mère. D'entendre et de voir sa mère demander le placement au juge pour enfants, cela a décuplé sa haine : comment a-t-elle pu faire une chose pareille ? trahir son propre enfant ! Crime de lèse-majesté... Le moment d'expression de la haine envers sa mère est un moment décisif, qui peut faire passage si la mère est soutenue et peut rester déterminée ; sinon, si elle reste dans la culpabilité, la prise du fils sur la mère demeure et fait basculer le placement vers l'échec. L'attente haineuse d'une vengeance future risque de couvrir sous les semblants qui feront bientôt dire à tout le monde que puisque « tout va bien, il peut revenir à la maison ». Or, si rien n'a bougé, si le lien ne s'est pas transformé, l'enfant reprendra possession du territoire, c'est-à-dire de sa mère.

Ici, l'éducatrice du service AEMO qui avait soutenu la mère pour demander le placement du fils et le psychologue de ce même service l'ont aidée à tenir bon, à ne pas s'effondrer sous les attaques du fils, de l'environnement et même de certains travailleurs sociaux, très vite prêts à dire une morale frisant la perversion car consistant à culpabiliser la mère de ses manques pour la réduire et la fixer à leur fantasme d'une mère s'occupant éternellement de son enfant. Les rencontres permirent d'élaborer la perte du lien archaïque, d'abord en étant simplement attentif à la parole de cette mère sur le manque ressenti, sur ce manque en train de s'ouvrir, d'être reconnu, et d'en pressentir les effets positifs dans les mots, les gestes ; mais en étant aussi très attentif aux dénégations affirmées au téléphone, sur le portable du fils : tous les soirs, ils se rejoignaient dans le même bain

7. Cf. cette phrase si souvent redite : « Il n'a pas de père »...

régressif rempli de leurs larmes. Elle avait tellement honte d'être une mauvaise mère qu'elle lui prouvait par les déchirements qu'elle lui faisait entendre qu'elle l'aimait, confortant ainsi son fils dans la certitude qu'il se devait à elle, puisqu'elle ne pouvait supporter son absence ! Ce qui était faux : depuis qu'il était parti, elle vivait beaucoup mieux (heureusement, car pour d'autres qui préfèrent l'enfer des coups plutôt que la liberté du fils, ce masochisme profondément enraciné rend très difficile, impossible même, si le cadre fixé par le juge n'est pas suffisamment fort, le travail de séparation). Elle se sentait libérée d'un poids : celui de son garçon de 14 ans.

Quand, encouragée par le psychologue ⁸, elle réussit à lui dire qu'elle n'avait pas besoin de lui, qu'elle était contente que tous deux puissent sortir de l'enfer, qu'elle était heureuse de penser enfin à elle, et qu'il puisse aussi trouver à vivre de façon intéressante sans elle de nouvelles relations dans l'institution, quand elle renonça à l'appeler « mon bébé » (ce qui lui coûta), il investit réellement le placement en saisissant les nouvelles possibilités qui s'offraient à lui. Il en oublia ainsi de l'appeler, ce qui marqua encore un tournant, un changement et une perte pour elle : il ne pensait plus à elle. Mais cette perte fut d'autant plus acceptée qu'ils renouèrent d'autres liens beaucoup plus intéressants pour tous deux : il put ainsi retourner en week-end toutes les deux semaines.

Seules la symbolisation de la perte et l'instauration de nouveaux liens, le tiers étant présent, seules l'intégration et la pérennité de ces nouveaux liens malgré les nouvelles épreuves qui ne peuvent qu'arriver, seule la certitude que l'un et l'autre ont travaillé, ressenti ce profond changement permettent de penser le retour. Sinon, cela recommence après quelques semaines d'idylle. Le gâchis causé rend alors difficile et beaucoup plus long un nouveau travail ; le manque de confiance dans la fiabilité du cadre pour résister aux pressions des demandes exige de nouvelles épreuves, de nouveaux conflits plus tenaces... C'est hélas ce qui arrive de plus en plus quand, dès que la crise s'arrête à cause du placement, tout le monde est déjà en train d'envisager le retour ⁹.

*

8. D'où la nécessité de proposer des lieux d'élaboration thérapeutique aux mères dont les enfants sont placés, pour leur permettre de perdre ce qui doit être perdu : l'enfant du passé, celui qui avait besoin d'elle, pour découvrir celui qui va devenir un homme.

9. Façon de désespérer l'enfant en lui signifiant ainsi que le but d'une vie c'est de rester chez sa mère, alors que l'éducation vise au départ des enfants. C'est le sens de l'interdit de l'inceste.

Il existe beaucoup d'autres manières de ne pas rencontrer la fonction paternelle, bien sûr, mais chez les garçons placés au foyer des enfants La Marine, trois prédominent : la toute-absence du père, sa toute-présence, puis ce qui est une oscillation entre la toute-absence et la toute-présence, la haine des parents l'un envers l'autre (la haine ayant besoin de l'autre à annuler pour s'assouvir, cela nécessite sa présence).

La toute-absence dans le discours de la mère, on vient d'en donner un exemple, quoique la manière dont cette femme s'est aidée du dispositif pour faire revivre la place du tiers entre elle et son enfant indique que pour elle la place du tiers était inerte mais pas exclue, pas attaquée ni haïe.

La toute-présence, figure de la toute-puissance d'un père qui se légitime de par sa propre loi qu'il édicte. Cette place forte s'impose en général comme absolue quand elle existe aussi dans le fantasme de la mère. Le fantasme de toute-puissance s'inscrit alors comme réel et s'impose comme idéal de vie, incarnation de ce à quoi le sujet doit aboutir, sinon il n'est rien. Dès lors, il n'y a plus de père, mais un autre tyran sur le trône qu'il ne faut cesser de détrôner ou d'aduler comme figure idéale de soi que l'on devient, par fusion.

*

Stéphane colle son père, qui le frappe à coups de ceinture, non sans l'avoir prévenu, si bien que la responsabilité en incombe au fils « qui a tout fait pour en arriver là ». Et de fait, dès que la menace fut énoncée, le comportement du fils se dégradait de telle manière que la « sanction » fut exécutée assez rapidement. Ici, c'est la mère qui par sa toxicomanie s'est annulée, cumulant les ratages, au grand plaisir du père qui, séparé d'elle, a pu « récupérer » son fils et construire le lien idyllique avec lui sur l'accumulation des preuves nourrissant la haine, devenue commune, de la mère. Par ses fautes répétées, Stéphane pousse son père à sceller l'union homosexuelle, prenant, dans cette scène intime (les coups de ceinture du père sur son corps), la place de la mère dont il se venge ainsi, se punissant et la punissant à travers lui. Scènes masochistes nourries de culpabilité qui ont heureusement fait peur au père. Il demande ainsi le placement, pour punir différemment son fils, mais sans pour autant s'interroger sur les fondations de telles scènes. Au foyer, Stéphane se décharge de sa haine et de celle de sa mère en attaquant, par ses injures, les plus démunis, les méprisant pour leur détresse, donnant raison à son père, ne cherchant qu'une chose : retourner chez lui. C'est le dieu incastrable qui le fascine, celui qu'il voudrait être.